

Dy Plambeck
Mikael

Traducteur:
Jean-Baptiste Coursaud

Dy Plambeck:
Mikael

© Gyldendal, 2015

**INSTITUT
FRANÇAIS**



La boue se collait à mes rangers, j'avais l'impression qu'elle formait du mortier autour de mes pieds, à chaque pas que je faisais dans la zone verte je m'enfonçais plus profondément dans la terre. Le soir, j'ai percé mes ampoules pour en évacuer le liquide clair. Le matin je me suis levée puis je me suis préparée pour la patrouille, j'ai fait mes tresses, j'ai mis mon gilet pare-éclats et mon casque, j'ai attaché ma sacoche médicale autour de la taille.

La veille, je parcourais mes notes assise sur mon lit de camp quand j'ai entendu quelqu'un frapper à la porte de la tente, sur la petite plaque de bois. J'étais seule dans le dortoir. « Oui ? », j'ai dit. Mikael a poussé la porte, il est entré avec des pansements contre les ampoules et une paire de chaussettes dans chaque main. Il est venu les poser sur le lit de camp, puis il a dit : « J'ai vu que tu boitais. Tu veux que je te montre comment bien serrer tes rangers ? » Il n'a pas attendu ma réponse. Il s'est accroupi devant moi, a défait mes lacets, ôté mes chaussettes, posé les pansements, mis les nouvelles chaussettes. Il agissait en rythme, avec savoir-faire. Ses doigts tremblaient aux extrémités. Je ne bougeais pas, je le regardais faire pendant qu'il serrait les lacets, laissait sa main reposer sur ma cheville.

Tout en suivant les sentiers de la zone verte, je sentais mes artères cogner sous ma peau. C'était l'adrénaline qui circulait à flux tendu dans mon sang. Après mon arrivée dans la province du Helmand, ma sueur avait commencé à avoir une autre odeur. Une substance étrangère s'était introduite en moi, comme lorsqu'on avait des invités à la ferme de Lytsrup quand j'étais petite : j'avais l'impression qu'ils modifiaient notre maison, sans que je puisse expliquer exactement comment.

Un générateur pompait de l'eau dans un ruisseau pour la déverser dans un champ. J'entendais le frottement sourd d'un tissu contre l'autre et les pas de Jan et Mikael devant moi. La sueur dégoulinait dans mon dos.

— Ça cogne, a dit Jan. Il doit faire au moins vingt-huit degrés. Qu'est-ce que t'en penses, Mikael ? Et si on se rendait ?

— Il faut sacrifier des pions quand on veut jouer aux échecs, a répondu Mikael.

La remarque a fait rire Jan :

— Ouais, c'est ça : faut sacrifier des pions quand on veut jouer aux échecs.

On a continué notre marche dans les herbes hautes. Jan comptait les semaines jusqu'à la fin de sa mission. Il lui restait vingt semaines. Il m'a dit :

— Becky, quand je serai rentré en août, tu viendras manger des travers de porc à la maison, à Vorupør.

— Oui, je veux bien. Merci.

— Toi aussi t'es invité, Mikael.

Il a pris un air distant quand un buisson est apparu devant nous. Il s'est arrêté. Il a jeté un regard circulaire autour de lui et fouillé les herbes des yeux tout en se grattant sur la joue un bouton de la même couleur qu'une fraise pas encore mûre. « J'aime pas ça, a-t-il dit. Non, ça me plaît pas, ce bordel. » Depuis que le groupe de Mikael avait été pris en embuscade avec l'Équipe 6 dans le village de Shurakai et que l'auxiliaire sanitaire avait trouvé la mort, Jan évitait le plus possible les zones où la nature était dense.

— Les gens qui partent à la guerre ne devraient pas avoir d'intestins.

L'aube s'était levée un peu plus tard que d'habitude ce matin-là. On était fin mars. Ça faisait dix jours que j'étais à Bridzar. Au bout de quarante-huit heures passées au camp, j'avais déjà oublié quel jour de la semaine on était. Le matin et l'après-midi on partait en patrouille et on jouait au volley. Le soir on regardait une émission de télé-réalité si on réussissait à avoir le signal de la première chaîne danoise, ou bien les soldats organisaient un concours de boxe dans le petit enclos à

côté de la salle de débriefing. Il y avait quelque chose d'inquiétant dans cette façon particulière dont les journées se déroulaient.

La lumière déclinait sur les maisons en torchis. Un vent agréable soufflait entre les collines. Il glissait entre les arbres, descendait les sentiers des villages qu'on traversait. Un homme se tenait devant une porte ouverte. Il avait une respiration haletante. Le bas de sa dishdasha était abîmé. Il était plus âgé que son apparence ne le laissait penser. Il avait des dents jaunies et une peau de la même couleur que l'argile. Une odeur de fruits pourris flottait autour de lui. Il m'a suffi de le voir pour comprendre que la guerre est patiente. Elle se fout de savoir si quelqu'un est aimé par de nombreuses personnes ou pas. La guerre ne poursuit qu'un objectif : continuer. Continuer et rien d'autre.

Le troisième groupe ouvrait la marche sur les sentiers. Quand ils ont dépassé un taillis et sont entrés dans un champ, l'ennemi a ouvert le feu sur eux. J'étais couchée dans le taillis avec Jan, son groupe et un interprète afghan. J'ai entendu le bruit des détonations, quand les projectiles franchissent le mur du son. Au plus fort des combats, alors que les balles volaient au-dessus de nous, j'ai soudainement pris conscience que j'avais de la peau. J'ai senti ma peau comme une enveloppe sur mon corps,

mon sang qui coulait dans mes veines, mes muscles qui se contractaient, mes os.

Le matin, les soldats enfilaient leur uniforme et préparaient leur paquetage et leurs armes pour la patrouille. Je les regardais sur la place du camp, vérifier leurs munitions, charger les magasins de leur fusil. La façon dont leurs corps travaillaient, l'ordre de leurs habitudes corporelles me donnaient une sensation à la fois de sécurité et d'inquiétude. C'était comme si la guerre avait pris le contrôle du corps de chaque soldat. Le corps savait ce qu'il devait faire, comment avancer, se replier, tomber. Ces mouvements identiques chez chacun. Quand on parlait, je me rendais bien compte que j'étais différente d'eux. Je me déplaçais autrement dans le paysage.

On est restés allongés dans le taillis un long moment avant que Damgård nous donne l'ordre de nous relever et de nous diriger vers une clairière où on pu se reposer. « Ce serait génial d'avoir une baraque ici », a dit Mikael en montrant une colline au-delà de la zone verte où on avait vue sur une vallée et même plus loin, sur la rivière de l'Helmand. Il a sorti de son sac à dos une boîte de noix de cajou qu'il m'a tendue. Il avait toujours un petit quelque chose qu'il donnait : des piles, une lampe frontale, un bout de ficelle, une ration alimentaire, un viseur point rouge pour son fusil d'assaut. Il rangeait

dans la poche supérieure de son sac son journal intime et le roman qu'il était en train de lire.

J'ai levé la tête et, les yeux plissés, je voyais les contours du soleil, un cercle blanc sur le ciel mat et argenté. Les tournesols à touche-touche, dans un coin de la clairière, se dressaient comme des arbres dans une forêt. Ils gardaient la tête droite sur la tige cotonneuse, leurs yeux noirs et les pétales jaunes me regardaient. « Quand on a été ici, a dit Mikael, on rentre jamais vraiment chez soi. Non, jamais. »

Sa phrase s'adressait, en anglais, à l'interprète, un jeune homme avec un bandana sur les cheveux et un foulard sur la figure qui ne révélait de son visage que ses yeux et lui donnait un air de bandit de grand chemin. Il ne l'enlevait jamais. Quand Mikael lui a demandé s'il acceptait de le faire malgré tout, il a fait glisser son index sur un côté et avait répondu : « Tu sais bien pourquoi : je serai tué parce que je vous aide. » Quand à mon tour je lui ai demandé comment il en était venu à travailler pour l'ISAF, si des membres de sa famille savaient ce qu'il faisait exactement, il a dit : « Non, non. » Et il a agité dans l'air sa main avec un mouvement désapprobateur.

Il a raconté : des hommes se tenaient autour du terrain de football du stade Ghazi, à Kaboul, un jour où l'interprète passait devant. Il devait avoir quatorze ou

quinze ans à l'époque. Il ne comprenait pas pourquoi ils étaient attroupés de cette manière. Il est monté dans les tribunes et, dans le soleil aveuglant, il a mis sa main en visière pour voir ce qui les occupait. Sur le terrain, un homme marchait derrière une femme en la poussant continuellement dans le dos pour la forcer à avancer. Elle se prenait les pieds dans les pans de sa burqa, tombait par terre, se remettait vite debout. Puis elle s'est mise à se déplacer les mains tendues, comme si elle se trouvait brusquement dans une pièce sombre et qu'elle tâtonnait à l'aveuglette.

Au niveau de la surface de réparation, l'homme l'a attrapée par derrière et l'a obligée à s'agenouiller. Deux autres types les ont rejoints, l'un avec un mégaphone dans lequel il criait la condamnation de la femme : « La mort ! ». L'autre l'a couchée sur le gazon puis s'est installé sur elle en posant un pied de chaque côté de son dos, avec les chevilles contre ses côtes pour l'empêcher de bouger. La femme pleurait. De courts sanglots secouaient son corps. L'homme a alors sorti une arme de sa dishdasha, l'a pointée vers la nuque de la femme, et il a tiré.

L'interprète a sorti une photo d'une poche de son gilet anti-éclats. On le voyait habillé d'un pantalon en cuir, d'une chemise bien repassée, les cheveux gominés avec la raie sur le côté. Il prenait la pose avec une jeune femme en foulard. « C'était ma fiancée », il a dit. J'ai regardé la photo. Il l'avait choisie, a-t-il expliqué, c'était

un mariage d'amour, ils étaient tous les deux issus de familles modernes. Mais il y a deux ans, alors qu'elle marchait seule dans les rues de Kaboul, puisqu'elle pouvait maintenant que le régime des Talibans était tombé, marcher seule dans la rue, en tant que femme, sans burqa mais avec un foulard, elle a été agressée par quatre hommes qui l'ont poignardée. Ils l'ont traînée jusqu'à leur voiture et l'ont emmenée. Ils l'ont retenue prisonnière pendant huit jours. Elle s'est peu à peu vidée de son sang pendant qu'ils la violaient.

Les médecins ont dû renoncer à tenter de la sauver. Les ravisseurs ne lui avaient donné ni à manger ni à boire pendant toute la durée de l'enlèvement. Plus tard, après l'enterrement, la police a réussi à capturer deux des quatre hommes qui ont ensuite été incarcérés. Après de longs pourparlers, un policier a fini par donner l'autorisation à l'interprète de s'entretenir avec un des ravisseurs en prison.

— Qu'est-ce que tu lui as demandé ? ai-je voulu savoir.

— Pourquoi il n'a pas donné un peu d'eau à ma fiancée. Je n'arrivais pas à le comprendre. Pourquoi il ne lui a pas donné un peu d'eau.

Quand l'obscurité tombait, un bruit indéfinissable en provenance de la zone verte gagnait Bridzar, une vibration métallique, comme la corde d'un violon qui tremblerait. Ça me donnait systématiquement la chair de poule. Je ne pouvais penser à la zone verte sans qu'une inquiétude se diffuse en moi.

Les nuits étaient longues à Bridzar. La journée, même dans la lumière éblouissante du soleil, j'avais l'impression que l'obscurité ne disparaissait pas entièrement. Quand j'allumais ma lampe frontale dans le dortoir, les scorpions et les camel spiders (qu'on appelait aussi les araignées à dix pattes) se réfugiaient sous les armoires. Et quand je l'éteignais, j'entendais leurs petites pattes avancer sur le sol dans le noir. Le matin, les grenades explosaient un peu plus loin, des échanges de tirs nous parvenaient ou l'appel du muezzin à la prière de l'aube dans la zone verte : « Allahou akbar, Ach hadou ane la ilaha illa Allah. », pendant que le soleil se levait.

Une nuit, assise sur mon lit de camp, l'ordinateur sur les genoux, je prenais des notes pour mon prochain reportage dans le journal : l'exubérance vis-à-vis de la mort dans la zone verte ; tuer au cœur de cette beauté ; la façon dont les soldats interprètent le terrain.

Les femmes soldats dormaient, les touches de mon clavier cliquetaient, un hélicoptère volait dans le ciel,

quelqu'un ronflait dans la tente, et soudain une déflagration a retenti dans la zone verte, dans le lointain, quand un EEI (un engin explosif improvisé, une bombe artisanale) s'est déclenché. J'avais à côté de moi une liste établie au fur et à mesure, qui recensait les expressions utilisées pendant la guerre :

contact avec l'ennemi : combat

battre l'ennemi : tuer l'ennemi

boulonner l'ennemi : tirer sur l'ennemi pour qu'il ne puisse ni se déplacer ni riposter

supériorité du feu : créer une possibilité d'ouverture pour que ses soldats puissent boulonner l'ennemi

l'ennemi ouvre le feu contre nous : l'ennemi tire

tirer sur l'ennemi jusqu'à ce qu'il change de caractère : tirer sur l'ennemi jusqu'à ce que blessure ou mort s'en suive

ouvrir la porte : soutenir les mouvements de ses soldats en faisant feu sur l'ennemi

nettoyer : veiller à ce qu'il ne reste plus d'ennemi vivant

Je n'ai entendu qu'à de très rares occasions les soldats utiliser les mots tuer ou assassiner même si la guerre faisait tout ce qui était en son pouvoir pour chaque jour

nous tuer tous, les uns après les autres. À l'extérieur du camp, derrière les murs de protection Hesco et les barbelés, se trouvaient les yeux de la guerre. La guerre maintenait un œil sur nous, sur ce que nous faisons, sur ce que nous projetions. La guerre tenait un œil sur la meilleure façon pour elle de nous tuer, et elle le faisait avec acharnement et systématisme : elle détruisait les maisons en torchis, elle élaguait la cime des arbres, elle dynamitait les routes qui traversaient la zone verte.

La guerre vidait les mots de leur substance, elle abimait le langage. Je ne savais plus quels termes employer pour décrire ce que je voyais. C'était sans vocabulaire. Et il n'en allait pas autrement pour les soldats. Du coup, ça se situait ailleurs que dans notre bouche : dans le corps, les bras, les jambes, sur les épaules. Je ne pouvais dormir sur le dos, uniquement sur le côté, sans quoi j'avais l'impression que ma trachée se fermait. Une nuit, je me suis réveillée parce que je n'arrivais plus à respirer. Écrire mon reportage était une épreuve de force. Ça m'était presque impossible. Ce qui ne s'était jamais produit. Au contraire, même. À chaque reportage où le journal m'a envoyée couvrir une catastrophe naturelle, que ce soit en Indonésie après le tsunami, à la Nouvelle-Orléans après l'ouragan, en Haïti après le séisme, dans une ville engloutie où il ne restait plus rien sinon des bâtiments effondrés et des rues inondées, où la boue recouvrait tout, l'écriture me donnait la sensation d'être chez moi.

Quelques jours plus tôt, Jan m'avait montré sa place dans sa tente à Bridzar. Lui qui avait construit des bateaux avant de s'engager dans l'armée avait aménagé des meubles en Hesco et des cabines de douche dans le camp. Il avait aussi suspendu autour de son lit de camp deux bâches qui faisaient office de cloisons. Un tapis coloré, acheté à un Afghan, faisait office de porte.

Quand j'ai vu cette porte, une image a soudain surgi dans ma tête. Les sabots qui frappaient la terre. La crinière qui volait au vent contre la gorge de Claes quand j'étais lancée au galop sur sa croupe. La transpiration sur son poitrail. Le ciel d'un bleu impeccable au-dessus des pacages de Lystrup. L'image était pleine de silence, malgré le bruit des sabots contre le sol. C'était ce qu'il avait de plus fort dans cette image : le silence. Mais aussi de plus triste, car ce silence suscitait un manque. À Brizdar, il n'y avait presque jamais de silence.

J'ai renoncé à mon idée d'écrire le reportage. Je me suis levée du lit de camp et suis sortie de la tente. La télé était allumée sur une table de l'auvent. Une femme en foulard chantait sur une scène éclairée par des projecteurs bleus. C'était Afghan Star, l'équivalent local de La nouvelle star chez nous. J'ai salué les soldats qui regardaient l'émission, me suis servi une tasse de café

avant de regagner ma tente en passant devant le terrain de volley. J'ai dit bonjour à un soldat qui traversait le sentier en plastique près des dortoirs. L'uniforme gommait quelque chose chez eux malgré leur démarche plus distincte : leurs pas dans le sable, leur petit déhanchement.

Dans le désert, la couleur des dromadaires se confondait avec le sable. On avait la sensation qu'ils surgissaient tout à coup, qu'ils sortaient de terre, quand ils passaient tout près de nous en nous regardant avec leurs yeux noirs, quand ils couraient dans le désert à grandes enjambées en faisant des bruits étranges, un sifflement presque humain, comme du sang qui coule à flux tendu dans les veines.

Un soldat avait installé son lit de camp au bout du sentier, hors de la tente. Il dormait. Je me suis arrêtée, le café bougeait dans ma tasse, j'ai reconnu les cheveux blonds et la barbe rousse de Mikael. Il avait passé un bras sous sa nuque. L'effigie de son régiment des dragons qu'il avait tatouée sur l'avant-bras apparaissait, un lion sur neuf cœurs. Il avait l'autre bras contre le torse, une joue un peu abaissée, la bouche entrouverte. Il respirait doucement par le nez. Il avait l'air costaud dans son uniforme, quand il enfonçait son tee-shirt couleur sable dans son pantalon. Or là, torse nu, en dormant avec ses rangers, il semblait plus mince. Il n'avait pas un visage qui demandait à rentrer à la maison.